

ANDREAS PAPANIKOLAOU

Université Aristote de Thessalonique

## De l'imaginaire de la réalité au réel de la fiction : subjectivation néolibérale et corporalités liminales dans *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes

*From the imaginary of reality to the real of fiction: neoliberal subjectivation  
and liminal corporalities in Apocalypse bébé by Virginie Despentes*

*Abstract:* The concept of corporality encompasses the entirety of the human being, emphasising the interconnection between the psychophysical aspects of existence. This study is intended to reveal the structures of subjectivation and modes of behaviour that shape the human experience in the neoliberal era. We aim to demonstrate that the transition from the imaginary realm of functionalised reality to the tangible reality of fiction is a fundamental aspect of the narrative structure of *Apocalypse Bébé* by Virginie Despentes. In her polyphonic anatomy of contemporary societies, Despentes provides the reader with a critical, lucid and evocative deconstruction of our times, elucidating the psychological, symbolic, physical and verbal violence inherent in the social body, while simultaneously highlighting and exalting human alterity.

*Keywords:* imaginary, neoliberalism, subjectivation, corporality, identity, alterity

[...] toute vérité a une structure de fiction [...] Le fictif,  
en effet, n'est pas par essence ce qui est trompeur, mais,  
à proprement parler, ce que nous appelons le symbolique<sup>1</sup>.

La notion de corporalité implique l'être humain dans son intégralité, valorisant l'ensemble de l'existence psychophysique, pour autant qu'elle se veut révélatrice

---

<sup>1</sup> J. Lacan [1960], *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, pp. 21-22.

des structures de subjectivation et des modes de comportement. La manière d'être dans le monde social en tant que corps-sujet représente une certaine cristallisation du corps dans la conscience, et régit la perception de la réalité vécue. Étant constitutive de notre être, la vie subjective du corps reflète le sentiment d'existence et l'expérience du sensible et du mental que l'individu fait du monde et de lui-même. Cet entrelacement entre corps, représentation, synthèse imaginative et perception constitue le point d'ancrage du sujet dans son environnement, et fait émerger l'intensité émotionnelle du vécu affectif. Le passage du domaine imaginaire de la réalité fonctionnalisée au réel tangible de la fiction est un aspect fondamental de la structure narrative d'*Apocalypse Bébé* de Virginie Despentes<sup>2</sup>. Le roman explore le concept de subjectivation à l'ère néolibérale et les flottements de la corporalité des protagonistes, le corps précédant et dépassant l'être discursif et la pensée rationnelle. Despentes se penche sur les répercussions de la biopolitique sur les corps et les subjectivités, qui contrôle l'imaginaire par la propagation d'un discours normatif et moralisateur, et fait du biopouvoir une condition de la régularisation des comportements et des sentiments dans le processus productif, où la liberté se subsume dans la logique marchande. En donnant la parole à des personnages soumis ou rebelles, qui sont dénués d'expression ou, au contraire, incarnent l'idéotype du néolibéralisme, elle démontre que le pouvoir n'est pas seulement répressif mais aussi productif, dans la mesure où il façonne les visions du monde, les modèles normatifs, les désirs, les corps et les identités. L'anatomie polyphonique des sociétés contemporaines de Despentes propose au lecteur une déconstruction critique, lucide et évocatrice de notre époque, de la violence psychologique, symbolique, physique et verbale, inhérente au corps social, tout en mettant en évidence et en exaltant l'altérité humaine.

## 1. Subjectivation néolibérale, corps domestiqué et imaginaire littéraire

Théorisant notre approche dans une perspective physique, mentale, émotionnelle et existentielle, nous nous avisons de déconstruire les mutations des catégories de l'être et du pouvoir, modelées par les dispositifs du néolibéralisme qui étendent la logique du marché à tous les domaines de la vie sociale et individuelle jusqu'à l'ordre de l'intime. Au centre de notre réflexion se trouve l'imbrication des concepts tels que vérité, réalité, identité et subjectivité qui sont modelés à l'image des préceptes de l'économie politique et des structures sociales. Le sujet fait face à l'ordre du monde en y incluant sa propre place en fonction de sa perception du monde qui, comme

---

<sup>2</sup> V. Despentes, *Apocalypse bébé*, Paris, Grasset, 2010. Désormais dans le corps du texte indiqué par l'abréviation *AB* et suivi de la pagination entre parenthèses.

un effet de retour, légitime des formes de domination et d'organisation sociale. Le pouvoir économique et politique est toujours doté d'une force productrice de sens et apte à déterminer des rapports affectifs et/ou inconscients avec le monde, ainsi que des liens corporels et préreflexifs avec lesquels le sujet se rapporte à la réalité sociale. De surcroît, à l'ère néolibérale des lois du marché et de la clôture du sens, cette ontologie univoque et homogénéisante exclut les significations imaginaires de l'hétérogène et de l'hétérodoxe, non pas nécessairement en les interdisant, mais avant tout en les rendant mentalement, corporellement et psychologiquement inaccessibles. Le pouvoir sur la vie et le corps est le résultat d'une convergence entre, d'une part, les prescriptions d'une certaine vérité et d'un but de vie par l'initiation pratique à des modèles de comportement normalisé et de rationalité instrumentale et, d'autre part, l'inculcation de principes, de normes et de valeurs dans le sens commun et le psychisme comme évidents et naturels, mais aussi comme outils d'interprétation et d'action individuelle dans le monde social. Cette forme de constitution de la réalité est façonnée à l'image des critères de vérité qu'elle édicte.

Notre démarche se veut indicative du potentiel interprétatif et de la valeur exégétique de la littérature constituant la médiation entre le monde social et le réel. Car, par sa force suggestive et empathique, le texte littéraire nous permet de mettre en lumière la réalité objectivée telle qu'elle nous est livrée par les sciences sociales, tout en représentant et en dévoilant les vérités subjectives, dévoyées par la subordination aux impératifs du marché de tous les aspects de l'existence sociale et individuelle. Les œuvres de fiction brossent le tableau de la réalité perçue au même titre qu'elles en dépendent, en nous guidant vers la déconstruction des discours du réel. La réinscription du réel dans la fiction engendre des images et des représentations mentales capables, par leur puissance symbolique, de remettre en sens le réel, forgé par l'ordre économique et la culture dominante. Le concept de l'imaginaire littéraire est intimement lié aux représentations sociales et mentales, au discours idéologique dominant et à l'imaginaire social.

Selon Charles Taylor l'imaginaire social consiste en la façon dont la société se comprend elle-même, en cette compréhension commune qui rend possible un ensemble des pratiques communes et un sentiment de légitimité largement partagé<sup>3</sup>. L'imaginaire puise dans le potentiel des croyances et des normes de comportement, et tend à constituer une source de morale. L'imaginaire néolibéral se définit en tant que dispositif idéologique et culturel d'un pouvoir economicopolitique qui se fixe comme objectif la transfiguration des valeurs économiques néolibérales en normes culturelles et qui tend à façonner le corps social, les représentations collectives et les subjectivités. Dans la mesure où l'adhésion à une certaine forme de quotidienneté équivaut à l'initiation pratique à une certaine vision du monde, cette dernière, au même titre que le modèle comportemental consenti a une force de légitimation pour la formation de l'identité et induit un choix de valeurs et une décision existentielle.

---

<sup>3</sup> C. Taylor, *Modern Social Imaginaries*, Durham and London, Duke University Press, 2004, p. 23.

Dans son essai *Cahiers de prison*, Gramsci<sup>4</sup>, théoricien de l'hégémonie culturelle, signale que le langage est le substrat déterminant de la légitimation du sens commun conçu comme un ensemble spontané de croyances qui expriment une conception du monde considérant l'ordre social et la morale prégnante comme une évidence inévitable. Dans la même veine, Pierre Bourdieu met l'accent sur le consentement et les liens inconscients d'attachement à l'ordre établi à titre de normes sociales intériorisées, enracinées dans les esprits et les corps : « Les relations objectives de pouvoir tendent à se reproduire dans des relations de pouvoir symbolique »<sup>5</sup>. Et il ajoute à l'égard des habitus, définis comme les structures sociales de notre subjectivité qui donnent au corps sa physionomie sociale, sinon comme la façon dont les structures sociales s'inculquent dans les consciences et les corps par intériorisation de l'extériorité. Reproducteurs des structures sociales intériorisées, dont ils sont le produit, les habitus sont générateurs de convictions, de conduites et du retentissement corporel de toute la vie intérieure du moi qui se répercute dans une relation de « soumission doxique »<sup>6</sup>.

Dans cette perspective, le discours néolibéral devient hégémonique à mesure qu'il concrétise le sens commun et qu'il suscite la naturalisation et la normalisation des postulats néolibéraux liés au langage, en même temps qu'il modèle une certaine forme de subjectivation selon l'enseignement de Foucault. La subjectivation, en tant que processus de constitution du sujet, substantialise une forme de pouvoir qui affecte la vie consciente et psychique, s'applique à l'immédiateté de la vie quotidienne et catégorise les individus en les enfermant dans leur identité imaginaire, tout en dictant la vérité et l'éthique à travers lesquelles ils se reconnaissent et, en même temps, permettent aux autres de les reconnaître. L'accumulation du « capital humain » et son rendement dans toutes les activités matérielles et immatérielles, de même que l'exigence d'optimisation et de maximisation de « l'homme-entrepreneur de soi » mettent en valeur une conception économiciste de la subjectivité humaine et, partant, les dispositifs du pouvoir, le rapport de l'individu à lui-même et les techniques de soi, bref ce que Foucault définit comme un mode de gouvernementalité<sup>7</sup> à l'égard de la doctrine néolibérale. « L'exercice du pouvoir consiste à conduire des conduites et à aménager la

<sup>4</sup> A. Gramsci, *Cahiers de prison*, Paris, Gallimard, 1978-1996 [1929-1935].

<sup>5</sup> P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 161.

<sup>6</sup> P. Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 190. Il précise : « La croyance [est] une adhésion immédiate, une soumission doxique aux injonctions du monde qui est obtenue lorsque les structures mentales de celui à qui s'adresse l'injonction sont en accord avec les structures engagées dans l'injonction qui lui est adressée ».

<sup>7</sup> M. Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004. Foucault définit la gouvernementalité comme une stratégie d'orientation du comportement des individus et de structuration de leurs champs d'action potentiels afin qu'ils fassent ce que l'on attend d'eux, les poussant, par le biais d'incitations et de stimuli méthodiquement sélectionnés, à faire le meilleur choix dans l'éventail restreint des options et des libertés qui leur sont accordées.

probabilité »<sup>8</sup>. Afin de fonder son hégémonie, l'idéologie de l'économie du marché interagit avec l'imaginaire individuel, en engendrant non pas une contrainte explicite, mais le consensus nécessaire à l'identification entre l'éthos néolibéral et la pratique quotidienne. L'éthos est un ensemble de principes, de valeurs et de normes de conduite permettant au sujet de s'autodiscipliner, de se façonner à l'image de l'imaginaire social, de s'autoreprésenter et de construire son identité dans la lutte pour la reconnaissance dans une société atomisée. Il s'agit donc d'une coercition acquiescée et voulue qui n'est ni vécue ni perçue comme domination, tant qu'elle est ancrée dans des phénomènes et des valeurs symboliques capables de permettre à l'individu de fabriquer une image de soi et de s'investir en tant qu'acteur social dans les rapports de pouvoir mis en jeu dans une société agencée. Le pouvoir n'est pas seulement intrinsèquement coercitif, mais aussi constructif, car il constitue la force motrice, dissimulée derrière la constitution d'expériences, de systèmes de croyances et de désir de consentement et/ou d'assujettissement, voire de normalisation de la domination. En tout état de cause, la légitimation de l'ordre social et, partant, des diverses formes de domination est proportionnée à leur degré de positivité.

De surcroît, au sein de cette réalité objectivée, il y a des liens étroits alliant la rationalité instrumentale et la vie psychique, de sorte que la légitimation du discours hégémonique à la conscience se fait grâce à l'imbrication d'une certaine vérité pratique et discursive sur la vie avec un conditionnement des conduites et d'un fond émotionnel qui se rapportent au jugement, à la motivation et à la volonté. Outre donc le contenu cognitif qu'elles impliquent, les vérités subjectives sont faites de désirs et d'affects qui incorporent également une certaine vision du monde, légitimant le système symbolique prévalent. C'est en ce sens que les attentes de la société se croisent avec les désirs de l'individu, à mesure que celui-ci retraduit le langage institutionnel et les rapports de force dans ses pratiques et ses représentations mentales. Cette forme de subjectivation requiert les mêmes conditions et se ressource dans les mêmes valeurs que le néolibéralisme, sinon la liberté de choix et la maîtrise de soi, la gestion de ses compétences, l'optimisation et la maximisation de soi, tout en étant fondée sur la concurrence et l'investissement de soi. Ou même par inversion des termes, cette forme de managérialisation néolibérale de l'existence se manifeste plutôt comme une technique de construction de la subjectivité, de réalisation de sa propre autonomie non relationnelle et d'accomplissement de soi comme moi autosuffisant, investisseur et gagnant. D'ailleurs, selon Marcel Mauss, enracinées dans un rapport d'évidence au contact du monde, les techniques du corps retranscrivent les manifestations intériorisées de la conscience percevante du sujet : « Les techniques du corps peuvent se classer par rapport à leur rendement, par rapport aux résultats de dressage. Le dressage,

---

<sup>8</sup> M. Foucault, *Dits et Écrits*, tome IV [1980-1988], Paris, Gallimard, 1994, p. 234. Il définit l'éthos, à l'instar des philosophes Grecs, comme « la manière d'être et la manière de se conduire », p. 711.

comme le montage d'une machine, est la recherche, l'acquisition d'un rendement. Ici c'est un rendement humain »<sup>9</sup>.

## 2. L'implosion du corps révolté

Despentes dissèque une société régie par le sexisme, le racisme, la marginalisation et la violence crue ou latente qui se reflètent dans les personnages complexes du roman. Elle dépeint des personnages minoritaires revendiquant leur identité et leur liberté et faisant preuve des résistances et de l'indiscipline des corps en vue de leur désengagement des dispositifs de normalisation de l'ordre néolibéral. Cependant, elle retrace aussi la vie des personnages qui incarnent le capital humain du néolibéralisme et qui s'autoreprésentent, qui fabriquent leur image de soi grâce à des techniques de souci de soi et qui construisent des expériences de vie conformes à la normalisation affective de la gouvernementalité néolibérale. L'intrigue suit les aventures de Lucie, détective privée par nécessité, et de La Hyène, spécialiste des affaires épineuses, les deux étant embauchées pour retrouver Valentine, une adolescente rebelle, dépressive et énigmatique en quête d'identité, qui quitte sa famille bourgeoise et aisée et son milieu social lui causant un profond malaise existentiel. Au fil de leurs errances, de Paris à Barcelone, elles rencontrent des personnages qui évoquent différentes facettes du pouvoir, de la domination ou encore de la résistance : François Galtan, le père de Valentine, écrivain raté, riche, prétentieux et corrompu ; sa grand-mère, Jacqueline, froide et manipulatrice qui a recruté les détectives ; Vanessa Galtan, la mère de Valentine, distante et indépendante, qui a abandonné sa fille ; Claire, la troisième femme du père de Valentine, etc.

Notre étude se concentre sur les caractères de Lucie, de La Hyène et surtout de Valentine qui font l'expérience de leur propre corporalité dans un espace liminal, entre identité et impersonnalité, témoignant de leur rapport à l'ordre social. Lors du déroulement du récit, Lucie se découvre, elle scrute son altérité fondamentale faisant l'expérience de son propre corps dont dépend la sensation de soi. Elle franchit la frontière liminale de l'identité sexuelle normée, quoique mutante<sup>10</sup>, cette zone d'instabilité de la limite au-delà des représentations normatives et de toute forme de construction sociale du corps : « C'est dans ma propre peau que je sens la sienne quand je la touche, les limites sont floutées, nos épidermes sont en boucle » [...] « Sous ma peau, les pulsions fusent en loopings désordonnés » (AB, 270). Bien que réticente à exercer une profession qui ne lui convient pas, émotionnellement instable, Lucie est clairement consciente de sa place dans la société, elle a le sens de la réa-

<sup>9</sup> M. Mauss, « Les techniques du corps » [1936], [in] *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1966, p. 374.

<sup>10</sup> À valeur de preuve nous citons un extrait qui réfère à la première expérience homosexuelle de Lucie : « Ça se voit qu'elles kiffent d'être assises l'une à côté de l'autre. Électricité des corps. Elles paradedent en silence, les mains suffisent, la sensation de leurs chaleurs respectives les occupe entièrement » (AB, 218).

lité sociale et des difficultés objectives de survie dans une société où les richesses sont inégalement réparties et où « être riche, c'est avoir confiance. Même à tort. Se sentir protégé. Le corps. Jamais mis en danger. Protégé par la maison, protégé par le nom, protégé par l'histoire, protégé par la police. Les accessoires, ça s'achète, ça se porte, on peut mentir avec. Mais la mémoire, elle, ne se change pas » (*AB*, 174). Despentès dresse le tableau des relations interhumaines utilitaires basées sur le calcul explicite coût/bénéfice, l'investissement sur soi et l'instrumentalisation des affects et des corps sur l'autel du prestige social et de la réussite.

Qui plus est, dans les sociétés néolibérales, le culte du travail comme valeur, la créativité et l'inventivité se transforment en impératifs excédant le champ professionnel. Le plaisir existentiel de s'engager dans le travail devient source d'auto-discipline, d'épanouissement, de réalisation de soi, sinon des représentations d'un moi entrepreneur, flexible, responsable et libre de vendre sa force de travail en tant que marchandise : « Je changeais souvent de travail, mes contrats n'étaient pas renouvelés [...] je sais que la prochaine fois que je me retrouverai sur le marché de l'emploi, je serai une femme mûre, sans qualification. C'est comme ça que je m'accroche à la place que j'ai, comme si ma vie en dépendait » (*AB*, 11). Le travail devient un substitut illusoire de la vie du corps en favorisant la coïncidence entre la vie professionnelle et la vie tout court, dans une perspective de bonheur, et en assurant à l'individu l'initiative personnelle. L'organisation du psychisme individuel se trouve au cœur du néolibéralisme visant à la performance et à la gestion rationnelle et optimale des compétences sociales et affectives. C'est ce travail sur soi, adapté aux exigences de la gouvernementalité néolibérale dont font preuve ses collègues de l'entreprise où Lucie travaille avec Rafik et son équipe. Leur comportement est conforme aux prescriptions de la norme dominante, ils ignorent les « mots heures sups », ils ne quittent jamais les bureaux de l'entreprise pour dormir, parce qu'« il règne entre eux une compétition implacable, ils doivent se dire que s'ils s'éloignent trop longtemps de ce centre de pouvoir, ils perdront leur place dans la course. Le domaine de Rafik est devenu le cœur, les poumons, le cerveau et les yeux de la boîte » (*AB*, 99). « Toujours du côté du pouvoir », ils se retournent contre les grévistes, les émeutiers, les artistes, les étrangers, les fonctionnaires, les assistés, « sans que ça les gêne pour toucher les allocs logement ou les indemnités chômage dès qu'ils en ont l'occasion » (*AB*, 102). Assujettissant l'imaginaire, la biopolitique néolibérale gouverne des corps vivants et non des sujets rationnels qui sont simplement soumis à la loi et à l'autorité.

L'entreprise n'est plus seulement une manière de comprendre le comportement humain, elle est devenue une norme, dans la mesure où la maximisation du profit individuel est érigée en modèle de pensée rationnelle. D'où ressort l'importance dans la trame narrative de La Hyène, collaboratrice de Lucie, une existence obscure et inaccessible, impitoyable et opportuniste, modèle de gestion optimale de soi et de manipulation des autres : « Ce qui se joue, ça se chiffre en euros, ou en petit gain de pouvoir. Voilà ce qu'on est » (*AB*, 316). Elle constitue l'incarnation accom-

plie du capital humain, charismatique et dominatrice, homosexuelle aux multiples partenaires sexuels, avec un casier judiciaire pour homicide, avec des connexions illicites et une expérience considérable dans les services de renseignements, étant informatrice inestimable grâce à ses réseaux d'accès aux centres de pouvoir dans les milieux politiques et économiques, en raison de sa précieuse expérience en matière de trafic et de vente de stupéfiants. La Hyène donne corps à une anti-héroïne qui revisite les codes normatifs, qui défie le conformisme social au travers d'une attitude anticonventionnelle face à la vie et à l'usage du corps, se recréant dans le flux narratif et esquissant un imaginaire qui transcende la binarité des genres, les stéréotypes masculins et féminins, les règles morales et les idées préconçues : « Il faut être dans la confusion mentale la plus absolue pour choisir la vérité contre le mensonge, ou la vertu contre le vice » (*AB*, 318). Par ailleurs, « ce serait si confortable, de croire. La confession. Le pardon. Le rachat des péchés. La rédemption. Ce folklore admirable » (*AB*, 220).

Valentine est la figure tragique d'une adolescente libertine qui grandit dans le milieu parental de la riche bourgeoisie blanche de la capitale française, avec des sentiments de répulsion et de mépris à l'égard de son entourage familial. Émotionnellement vulnérable et instable, avec une faible estime de soi, docile et malléable, répugnée par l'hypocrisie de la société pour laquelle elle nourrit une profonde rage vengeresse, elle a intériorisé toute la violence du monde social. Son portrait romanesque est diamétralement opposé à celui de sa mère, Vanessa qui refoule, renie l'acte prémédité de sa grossesse, même si « elle pensait que son mari était une belle prise », avouant que « c'est agréable de refaçonner l'histoire en se donnant un rôle plus décent » (*AB*, 184). En instrumentalisant son corps, Vanessa est capable de mobiliser le capital social et symbolique en tant que gestionnaire et productrice d'elle-même sur le marché libre du capital humain. D'ailleurs, « elle avait toujours couché utile » ayant appris « à avoir l'air d'être autre chose que ce qu'elle est » (*AB*, 173 et 184), en réinventant son identité et en se forgeant une nouvelle image factice d'elle-même.

Consciente que les relations interpersonnelles sont vénales, que même les réalités et les relations non marchandes sont façonnées en termes de marché, Valentine exprime son malaise existentiel dans un monologue intérieur, où elle dénonce la gestion calculatrice de la vie et l'intérêt personnel : ni « un reste de dignité. Compromissions, à tour de bras, ils se démènent pour justifier tout ça. Ils disent que c'est un choix. [...] Ils ne savent qu'obéir, à n'importe quel ordre. Survivre, à n'importe quel prix » (*AB*, 308). Face à l'inaction de ses amis gauchistes, Valentine se laisse influencer par les extrêmes, tant par l'islamisme néolibéral de son cousin et amant éphémère Yacine que par l'intégrisme chrétien de la sœur Élisabeth, informatrice de services secrets qui tente de la recruter pour la transformer en corps sacrificiel dans un attentat terroriste. Pour mener son opération à terme, elle retourne à la maison familiale, déterminée à faire exploser le bâtiment où son père allait être décoré de la médaille de Chevalier des Arts et des Lettres, interprétant ainsi le rôle de la kami-

kaze idéale dans un acte néfaste de vengeance personnelle mue par la souffrance existentielle que le monde lui a infligé. Elle performe *ad libitum* la dernière mise en scène de soi comme une ultime protestation contre la domination sociale, comme un geste d'affirmation de soi et de refus de se soumettre à une société sexiste, raciste et violente où règnent la misère, les inégalités, l'injustice, le non-sens et la peur : « Cette histoire de légitime violence, c'est une escroquerie [...] Moi ce qui m'intéresse c'est comment on instaure un monde sans que des dirigeants s'arrogent le droit de l'exercice de la violence. Je veux savoir comment on peut vivre différemment de ce qu'on connaît » (AB, 309). Lorsqu'elle enfle le cylindre métallique d'une bombe « au fond de son vagin », la violence intériorisée s'extériorise sous la forme du retour du refoulé, dans la mesure où elle est hypostasiée par un corps qui se transforme en arme meurtrière et se rebelle contre la vacuité du soi socialement déterminé. Du reste, comme signale Mauss, « le corps est le premier et le plus naturel instrument de l'homme »<sup>11</sup>. Renonçant, par le biais d'un message sur les réseaux sociaux dix minutes avant l'explosion, à toute motivation politique derrière cette performance de soi radicale et libératrice, Valentine invoque la jouissance ultime de l'anéantissement de soi : « Je vous dégueule, tous. Ce que je vais faire, je le fais seule. Si qui que ce soit revendique mon geste, c'est un gros mytho, pathétique. Je vais le faire juste pour le fun » (AB, 328).

Par cet acte insensé, Valentine se réapproprie son corps en le perdant, au même titre que son identité normée fusionne dans l'altérité radicale lors des fusions érotiques avec son cousin Yacine, transgressant ainsi les normes morales. Elle se réinvente dans l'espace liminal de la part maudite de l'érotisme, l'interstice sacré entre attraction et répulsion, où, selon Georges Bataille, l'excès et la dépense inconditionnée sollicitent la transgression de l'interdit, attisée par la fascination de la violence interne. « Valentine se transformait, elle devenait déesse de la destruction, sacrée et terrifiante. Et lui [Yacine] aussi se modifiait. Et ça lui faisait peur » (AB, 143). En franchissant le pas, divinisée et profanée, pervertie et purifiée par son sacrifice, Valentine invoque l'inconscient de l'éducation sexuelle et le vide éblouissant de l'inconnu à l'au-delà de la subjectivité, car « il y a dans le passage de l'attitude normale au désir une fascination fondamentale de la mort »<sup>12</sup>. À l'instar des héroïnes batailliennes, « elle était une divinité. Trop attirante. Le plaisir dans une abjection » (AB, 144). Chez Bataille, l'abject est considéré comme sacré et détaché de l'ordre profane. Il est étroitement corrélé à l'interdit qui lui confère son caractère sacré en l'excluant de l'horizon libidinal, du système de valeurs symboliques et de la logique des représentations normalisées. Valentine commet un acte terroriste en lieu et place d'un acte érotique qui resignifie le désir transgressif de profanation du corps normé comme « l'approbation de la vie jusque dans la mort »<sup>13</sup>. Elle puise dans l'attrait de

<sup>11</sup> M. Mauss, *op.cit.*, p. 372.

<sup>12</sup> G. Bataille, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, 2011, p. 25.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 17.

la mort ce dont la vie socialisée a pourvu son existence précaire, car « toute jouissance est de l'ordre de la perte, comme dit Lacan »<sup>14</sup>.

L'œuvre littéraire est l'expression symbolique d'une certaine manière d'habiter le monde perçu comme réel, telle qu'elle est fabriquée en conformité avec l'image que le sujet a de lui-même. Étant médiatisée par la fiction littéraire, la mise en lumière de la prédominance de la doctrine néolibérale nous invite à scruter notre rapport au réel, notre vision du monde, et à nous apercevoir à quel point une narration du monde se réinvente, à travers les fissures de l'esprit de l'économisme triomphant, par la voie de l'imaginaire, et, partant, de la connaissance empirique, affective et rationnelle. Aux antipodes des normes culturelles et idéologiques, l'univers romanesque de Despentès réinterprète et reconstitue le réel au travers de l'imaginaire, en instaurant une relation de recodification constante et réciproque. C'est ainsi qu'étant une saisie du réel, une « herméneutique du corps social »<sup>15</sup>, l'imaginaire littéraire reconduit la réflexion philosophique afin de déconstruire les certitudes et reconstruire le sens. Désintégrer les représentations mentales préexistantes équivaut à mettre en doute le sens commun et sa syntaxe normative. La conversion du regard requiert la mise en évidence de l'enchaînement causal de la logique du marché et de ses effets troublants sur l'humain, qui fait des rapports économiques le corrélat de la totalité des rapports sociaux et interhumains. « Aucun état de l'être n'est tel qu'il rende impossible l'émergence d'autres déterminations que celles déjà existantes »<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> S. Lippi, « Transgression et violence chez Bataille et Lacan », [in] *La clinique lacanienne*, n° 10, 2006, p. 262, <https://doi.org/10.3917/cla.010.0245>.

<sup>15</sup> J. Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, p. 31.

<sup>16</sup> C. Castoriadis, *Domaines de l'homme : les carrefours du labyrinthe 2*, Paris, Seuil, 1986, p. 509.